

Auxeméry

Barthélémy Schwartz
Benjamin Péret / L'astre noir du surréalisme
 Libertalia, 2016

Péret, atout pique

Faut-il déplorer ? Réponse on ne peut plus aisée. Benjamin Péret n'a été que très peu jusqu'à ce jour la cible privilégiée d'études universitaires, et son œuvre n'a donc pas subi d'épluchage systématique volumineux. Seuls ses amis véridiques – appelons-les ainsi – se sont appliqués à la tâche d'en extraire *l'essentiel* afin de perpétuer le souvenir de l'être qu'il était, et chez Péret, l'essentiel, pour peu qu'on ne soit pas aveuglé par la réverbération des lieux communs de la pensée pesante, est rapidement aperçu : cet homme-là parlait comme il respirait, et ce qu'il respirait, c'était avant tout l'atmosphère d'une latitude extrême laissée à l'imagination. Imagination armée de toutes les ressources de la révolte la plus précise, la plus enjouée contre tout ce qui fait tache, et visant éminemment juste. La lecture de Péret déclenche immédiatement l'enthousiasme de qui ne supporte en rien les données du réel que nous offrent à partager les puissances d'abêtissement. Péret sape gaiement. Péret frappe exactement. Péret vit à l'abri de la compromission, c'est ainsi. Feu de liesse vive, eau délibérément courante à tous les étages, air dégagé de tous les miasmes, terre aimante et aimantée : le blason de Péret est facile à colorier.

Il en a lui-même décrit la force élémentaire de disjonction des plans habituels, fort affligeants de banalité, de perception du monde, dans son *Histoire naturelle* (Mexico, 1945/complété en 1958) : la terre y est un « sein du ciel » ; l'air y « sécrète du poivre qui fait éternuer la terre » ; on y distingue, en sus de l'avatar du pétrole fabriqué dans les profondeurs par les vers de terre issus de l'eau de pluie, l'eau de rivière, puis l'eau de mer, et bien entendu « l'eau barbue », dont on fait « des armures très en faveur auprès des vieilles dames frileuses » ; et enfin, le feu, lui aussi soumis à la métamorphose permanente en ses divers états, tels que le « feu à boutons », le « feu d'arbalète », le « feu à bretelles », ou le « feu en miettes », lequel « s'évapore en quelques instants s'il n'est pas recueilli très vite dans de la crème fraîche ». Allez donc réfléchir en paix, citoyens du monde, après lecture de cette fresque. Les sorbonnages en pesteront, comme les pisse-froid s'en congestionneront ; et les complices de Péret lui sauront gré de ce cours magistral. La biographie-anthologie parue chez Libertalia il y a quelques mois suffit à nous rassurer : sa voix résonne encore et toujours pour les écoutants, elle purifie toujours le fond de l'atmosphère.

Je n'idéalise pas la figure de Péret. Ce poète majeur du siècle révolu fut ce qu'il fut : compagnon de route de Breton dès les origines du mouvement surréaliste jusqu'à sa mort, chez lui cardinale est la vertu de fidélité, sans aucune complaisance marquée, mais avec un à-propos toujours renouvelé, une liberté de ton particulièrement affilée, une originalité du meilleur aloi. Et une trajectoire tout individuelle, qui semblerait illustrer un de ses merveilleux titres *Dernier malheur, dernière chance* (Fontaine, 1945) : Péret a vécu sa vie dans l'évidence, entre engagements révolutionnaires précis, qui lui valurent plusieurs fois la prison et une quasi-misère à peu près permanente, due à la solidité de ses convictions (la recherche de l'emploi qui permettrait de survivre ne le découragea jamais, malgré les humiliations ; l'exil durant la guerre mondiale se prolongea au-delà de la fin du conflit du fait d'un simple et douloureux

manque de moyens financiers) et superbes dégagements poétiques, résolument situés hors littérature, loin des glorioles. Péret était fidèle, mais non inféodé. Sa parole, reconnaissable entre toutes, reste donc unique :

*D'une minute à l'autre le froid maigre drapeau des ciels taillés en rose
se perd en songerie de colibris qui n'ont pas le temps de s'ennuyer...*

On ne s'ennuie donc pas dans la salubre habitation de Péret, toujours ouverte au vent de l'éventuel : l'impossible y gîte comme chez lui, en attente permanente de devenir réel ; une exigence habite là, et elle dit que *cela sera*. Sur ce point, nul désaccord entre l'exposé théorique de la préface du *Revolver à cheveux blancs* de Breton et la pratique de Péret : « il y aura une fois... », c'est l'incipit frappé du sceau de l'évidence de chacun de ses poèmes et de ses contes. Rien que de naturellement concevable dans ce logis où toutes les portes battent sur leurs gonds parfaitement huilés, où les fenêtres s'appellent transparences, où le foyer se nourrit de la fantaisie la moins douteuse : tout est clair au cœur dans la flamme qui régit la demeure.

Non seulement cette parole est singulière, mais elle est définitive : elle cloue d'avance le bec de qui s'aviserait d'objecter. Le monde n'existe que parce que des gens comme Péret (par exemple les créateurs des mythes amérindiens, qu'il affectionna) en savent l'épaisseur de sens, qui n'a rien à voir avec la logique d'une gravité cérémonielle qui voudrait en imposer. Péret, lui, n'impose pas ; ses rituels sont de l'ordre du don gratuit ; à vrai dire, il trace les contours du monde qui *doit* être pour que l'homme y soit vivable. Ses désirs n'y sont pas contrariés par les illusions maniaques des croyances et des dogmes, ses raisons y sont tranquillement indiscutables puisqu'uniquement soumises à la nécessaire confection du ravissement (un charme mêlé d'une bonne dose de corrosion à l'endroit des citadelles des certitudes imbéciles), son corps se voit gratifié de la vertu de métamorphose infinie, et l'alphabet lui-même, comme ce corps vivant, se livre à l'exercice de vérité. Relisez *Le premier jour* (dans *À tâtons*) :

*À l'intérieur de la lettre a germe le doigt sur les lèvres
car le b s'abat sur la tête du c
qui éclate et répand autour d'elle une odorante résine
d'où s'échappent des soupirs gravissant quatre à quatre les échelas du désir
cependant que le d ivre
titube et s'écroule dans un escalier abrupt...*

Etc.

Voilà. Vous êtes fixés – c'est-à-dire, pour le coup, désarçonnés à plaisir (les mots de liaison de la grammaire élémentaire sont tous là au rendez-vous, en début de lignes, pour saboter leur propre rationalité), et d'emblée pleinement heureux, non ? La gigue des lettres composant les mots à venir rythme la danse des êtres résolument attelés à la réalisation de leur multiple et variable authenticité, les choses (incluant ces choses subtiles que sont les « soupirs ») étant bien sûr des êtres à part entière, comme on le constate aisément ici.

Reprenons, sur le chapitre du *goût* le plus sûr :

*Liberté liberté couleur d'homme
avais-tu déjà crié au milieu d'oreilles en ciment armé
qui méditaient de nouveaux tabous pour étayer la ruine des barrières
élevées entre l'homme qui prend et la femme qui donne...*

ainsi Péret faisait-il l'éloge de Breton dans *Toute une vie* (1949). Lui-même inapte à toute concession à la misère de la pensée comme de l'amour, cet homme parle toujours clair : de la doctrine surréaliste, il aura avant tout retenu cette faculté de faire sauter les verrous ; il aura été le déblocageur le plus assidu des empêchements divers que la pauvreté intellectuelle et affective oppose à la réalisation du désir humain. Ce fut sa ligne. Sa *savour*, même. Pas une image dans aucun de ses poèmes, pas un développement dans aucun de ses contes, qui ne soit l'exposé simplissime d'une farouche indépendance du cœur et de l'esprit. Péret *savour* les fins arômes de la langue, en fait partager la patente subtilité et fait *hum* les qualités des êtres et des choses comme pas un, les plus humbles comme les plus inattendus (sinon, ce ne serait pas drôle, n'est-ce pas !). Voici l'introït de *Trois cerises et une sardine* (1936) :

*Ce qui s'élève d'un champ de blé ne ressemble pas
forcément à un pot à eau
pas plus que ce qui mange les trônes ne ressemble à un
wagon-lit
où
des cerveaux en feu
jaillissent des pluies de sensibles
qui imitent parfois les danseuses remontant leur jarrettière...*

Je dis : drôle. Mais rien ne l'est, de fait. Giration permanente. Danse heureuse d'une langue déliée. Distraire pour distraire n'est pas le credo de Péret ; ni pour convaincre, bien entendu ; ni séduire. Évidences seulement (répétons-nous), axiomes et principes intelligibles sans chichis, conséquences certaines et exactes comme causes improbables certes mais non moins avérées de rapprochements d'une justesse sans faille. Tout se tient. Drôlerie, si vous y tenez. Je dirai : absolu bien-fondé du propos, et exigence d'une tenue peu correcte (au regard des rigides et des myopes) et parfaitement naturelle (au regard des camarades et des complices). On ne lâche jamais le morceau, on traite le sujet jusqu'à épuisement. Le sujet, c'est en effet la satisfaction du désir de sens, et là, tout au monde est partie prenante dans ce défi. Prenons la fin de *Je neveux pas*, dans *Un point c'est tout* (1946) :

*Si tu fuis le soleil se fendra comme un œuf
et la végétation arrétant sa croissance large comme ma main
plus molle qu'un rideau déchiré
par où l'on peut apercevoir le poisson rouge de ton sein
qui ressemble à la butte des nègres du Soudan où je voudrais
vivre avec toi
pareils à deux artichauts fleuris
La végétation dis-je arrétant sa croissance plus exubérante
qu'un banc de corail
se coiffera d'un chapeau melon en signe de deuil
et dira
La petite fille aux yeux de carpe sautant hors de l'eau
s'est égarée dans un marais plus malsain qu'un relent de général
et va s'enliser comme un arbre empoisonné et abattu par le vent de ce marais
dont on fera un cimetière pour les lions révoltés contre leurs dompteurs*

Résolution du blocage. À bonne entenduse, salut !

Inutile de poursuivre la démonstration. Benjamin Péret est de ces poètes et conteurs dont la lecture ne se pratique qu'en boucle infinie. Contes ou poèmes, je ne fais quant à moi

que très peu la différence entre ces deux catégories de productions, car chez Péret, elles partent du même noyau d'exigence – clarté acquise sans affectation et agrément requis sans contrainte.

* * *

Le livre de Barthélémy Schwartz, *Benjamin Péret, L'astre noir du surréalisme*, servira d'excellente passerelle aux malheureux qui l'ignoraient pour aborder l'œuvre de Péret. On ne trouve plus que rarement le volume de Bédouin aux *Poètes d'aujourd'hui* et encore moins les numéros 2 et 3 de la revue *le surréalisme même* où Jehan Mayoux entreprit jadis de décortiquer l'essentiel.

Ce petit ouvrage nous entretient, en chapitres clairement distincts, des aspects saillants et singuliers du destin de Péret : son parcours à l'intérieur de la sphère surréaliste, ses combats politiques, sa révolte active contre les accommodements avec la marche ignoble des affaires humaines. L'ensemble est complété par une anthologie succincte, et un cahier de photos.

Je parlais d'éplucher, de décortiquer... Je pensais à une des créatures favorites de Péret, l'artichaut ; une photographie le montre en conversation olfactive avec cet être délicat sous son rude aspect d'écaillés à piquants.

La dégustation d'un poème ou d'un conte de Péret se fait ainsi que celle de l'astérocée délicieuse : feuille par feuille, en extrayant la substance de chacune dans la bouche, en en humant la moelle.

La lecture de Péret est nécessaire à la perpétuation de l'espèce des récalcitrants éblouis par le soleil de l'amour sublime, lequel est une « cascade bleue comme une lame de fond qui fait le printemps ». Imparable.

Auxéméry, 06/09/2017